Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 31

Artikel: La carte du diable
Autor: Audebrand, Philibert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185870

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bles, débilité, malaise, troubles nerveux, etc. Les visages pâles s'en vont trouver le médecin et le pharmacien. Résultat de la consultation : absorbez des toniques, biftecks, côtelettes, viande saignante, régime au quinquina, au fer, à la noix vomique, à l'arséniate de strychnine, etc. On s'y met, et, à moins d'être doué d'une grande imagination, on ne se trouve guère mieux au bout du compte. Les visages pâles restent pâles. Est-ce qu'un poêle bourré du combustible le meilleur fonctionne si l'air manque? Quelle que soit la qualité de l'alimentation, pas d'air, pas de combustion interne et pas de guérison.

Le médecin le plus éminent ne rendra des forces à un malade s'il ne l'oblige à absorber de l'air en abondance... Généralement on tourne dans un cercle vicieux. Les visages pâles sont faibles ; le sang circule mal dans l'organisme encombré de détritus inutiles et nuisibles qui devraient être brûlés sur place. Les combustions sont incomplètes. Or c'est la combustion qui produit la force. Les forces manquent, les inspirations du poumon sont faibles et manquent d'amplitude ; la quantité d'air introduite est réduite au minimum. Le sang s'appauvrit en s'encombrant de détritus de toutes sortes ; il s'altère et l'économie est atteinte. Vous aurez beau augmenter la dose des toniques, vous perdrez votre temps ; ils ne sont pas assimilés faute de combustion, faute d'air.

Apprenez donc à respirer. Le poumon est un grand soufflet qui injecte l'air dans le sang. Ses parois sont très élastiques ; il ne travaille pas au maximum si on ne l'oblige pas à travailler ; il ne fait que s'entr'ouvrir, alors qu'il devrait s'ouvrir en grand. De là le mal. On croit respirer quand on ne fait que semblant de respirer.

Les personnes qui le veulent, qui exercent l'élasticité de leurs poumons, peuvent respirer deux fois plus d'air que celles qui respirent par routine.

Le poumon est d'autant mieux traversé par le sang que l'inspiration le développe davantage et ouvre son système vasculaire. Or l'habitude d'un exercice musculaire gymnastique, course par exemple, a pour effet d'adapter graduellement la fonction respiratoire à la circulation plus rapide qui doit traverser le poumon. Le soufflet va moins vite, mais s'ouvre beaucoup plus. Des expériences très concluantes ont été faites sur cinq jeunes gens soumis à ces exercices salutaires. Au bout de cinq mois, le nombre des inspirations s'est réduit de 20 à 12 par minute. Ces jeunes gens respiraient au moins deux fois plus d'air qu'auparavant. Inutile d'insister sur l'excellence de leur santé.

De l'air pur, et des inspirations larges et profondes, voilà ce qu'il faut avant tout aux visages pâles ! »

Malgré tout ce qu'il y a de vrai dans les réflexions qui précèdent, il ne serait cependant pas bon que les maîtres d'hôtels et de pensions les prissent trop à la lettre ; car nous serions exposés à les entendre dire à leurs hôtes, à l'heure de midi : « Mesdames et Messieurs, aujourd'hui nous ne mettrons pas le couvert, la terrasse est à votre disposition; allez vous y promener et respirez abondamment le grand air. »

Si de tels procédés devaient prévaloir, il vaudrait mieux encore revenir au bifteck et négliger un peu l'oxigène.

La carte du diable.

Il était minuit. Fernand de Roquefeuil avait réuni dans un des cabarets du boulevard six de ses intimes, tous jeunes gens du monde comme lui. Pour se conformer à un vieil usage de Paris, il voulait enterrer le plus gaiement qu'il serait possible sa vie de garçon. En effet, il se mariait sous trois jours, à Saint-Philippe-du-Roule. On lui faisait épouser Mme de Luçay, une jeune veuve, fort courtisée. Au madère, ses amis le félicitaient vivement de ce triomphe ; au premier service, ils vantaient tout haut son bonheur ; au dessert, plusieurs commençaient déjà à l'envier.

— Allons, Fernand, lui disaient ses convives, il faut en convenir, tu es venu au monde en y apportant un des meilleurs billets à la loterie du sort.

— Entre nous, je n'ai pas trop à me plaindre, répondit Roquefeuil.

— Au moment où il achevait cette réplique, on venait de faire sauter le bouchon de la première bouteille d'Aï. Le philtre de la Champagne moussait dans les coupes de cristal. Aussi les sept jeunes gens, tout entiers au plaisir de vivre, prêtaient à peine l'oreille aux derniers bruits que fait Paris, quand la nuit finit et qu'il va se coucher. Mais à ce même instant un des garçons du restaurant remit à Fernand une carte cornée.

— Une visite à cette heure et en cet endroit! s'écria le viveur en rejetant la carte d'un air de dédain. Allons donc ! Que ce monsieur se présente demain chez moi, rue Louis-le-Grand. Si j'y suis, je le recevrai.

— Mais, cher ami, objecta judicieusement un des convives, tu n'as pas même pris la peine de regarder le nom qu'on envoie.

— Tiens, c'est vrai, ce que tu dis là, Jules, riposta Fernand. Voyons donc quel peut être cet indiscret ?

Braquant alors son lorgnon sur son nez, il chercha à lire ce qu'il y avait d'écrit sur la lettre et ne put en venir à bout.

— On voit bien qu'il y a un nom tracé, dit-il, mais c'est un coup de griffe que je ne puis déchiffrer. Serez-vous plus heureux ou plus habiles, vous autres ? ajouta-t-il en tendant le carton tour à tour aux six amis assis autour de la table.

Tous les six répondirent à tour de rôle qu'ils ne savaient pas lire cette écriture-là.

Il y avait dans cette circonstance nouvelle de quoi intriguer un esprit tel que celui de Fernand. Tout à l'heure il avait eu la pensée de congédier l'inconnu ; à présent, il désirait savoir quel était ce personnage.

— Faites-le entrer, dit-il au garçon.

Au bout d'un instant, les sept amis virent s'avancer, le chapeau à la main, un jeune homme de taille moyenne, qui saluait avec une aisance pleine de grâce et de bon ton. Mis à la dernière mode, cravaté avec soin, ganté de blanc, il portait, lui aussi, un lorgnon en sautoir. La figure, assez noble, était peut-être trop imberbe pour celle d'un jeune homme, mais il s'y lisait un air de résolution qui faisait qu'on passait sur l'absence de la barbe et des moustaches.

— Monsieur, lui dit Fernand, vous avez pris la précaution de me faire passer votre carte. Je devrais donc savoir votre nom, mais je vous avouerai que je n'ai pu parvenir à le déchiffrer, même en l'épelant.

— Eh bien, j'aurai l'honneur de vous l'apprendre moi-même dans un instant, monsieur, répondit le nouveau venu.

— Mais, en attendant, dites-moi, je vous prie, en quelle qualité vous demandez à me parler, monsieur ?

— En qualité de créancier. Voulez-vous que nous nous mettions à l'écart pendant une minute?

— En aucune façon. Un créancier ! Ah ! pardieu, ne vous gênez pas, monsieur; parlez à cœur ouvert. Ces six messieurs sont mes amis. Il ne leur paraîtra pas trop étonnant que j'aie quelques dettes sur le pavé de Paris. De quoi s'agit-il donc, s'il vous plaît ?

— Monsieur de Roquefeuil, il y a dix années, vous avez sacrifié votre fortune pour sauver l'honneur du vicomte de Brévannes, un ami d'enfance de votre père. Après avoir payé une somme de 300,000 francs que vous coûtait cette généreuse fantaisie, vous étiez sans ressources. Que pouvait faire sans argent un jeune homme de votre monde, habitué à toutes les jouissances de la vie de Paris ? Dans votre appartement de la rue Louis-le-Grand, vous avez pris alors une feuille de papier et vous y avez écrit ces mots en grosses lettres : « Je soussigné donne mon âme à Satan, s'il me procure dix années de richesse. — Fernand de Roquefeuil. » En ce moment, la fenêtre était ouverte. Il y avait un orage en l'air. Le vent s'empara du papier et l'emporta au loin, probablement chez le diable, c'est-à-dire à son adresse.

— Comment savez-vous ces détails, monsieur ?

— Laissez-moi finir mon récit, s'il vous plaît. Dès le lendemain, tout pour vous se changeait en bien. La fortune vous revenait à tire-d'ailes. En fouillant au fond d'un vieux meuble, vous découvriez un gros rouleau d'or sur lequel vous ne comptiez pas, dix mille francs en espèces. Etant allé à Bade, vous avez mis trois fois de suite cette somme sur la rouge avec faculté de cumul, et la rouge, sortant trois fois, vous faisait un capital. Avec ces fonds, vous aviez désormais le moyen de vous mêler à une grande spéculation sur les chemins de fer. Bref, la semaine ne s'était pas écoulée que vous étiez redevenu riche.

— Tout cela est très vrai, monsieur, mais.....

— Attendez donc ! Je vais avoir fini. Redevenu riche si rapidement, vous aviez donc été exaucé à la lettre par l'être mystérieux et tout-puissant que vous avez cru devoir invoquer.

— Eh bien, monsieur, à la fin, où voulez-vous en venir ?

— Le voici. Monsieur de Roquefeuil, c'est dans quarante-huit heures que la dixième année de votre bonheur expire.

— Cela se peut, monsieur. Après ?

— Dans quarante-huit heures, vous m'appartiendrez. Je suis Satan.

On pense bien que Fernand et ses six amis commencèrent par rire aux éclats de cette étrange déclaration faite par un inconnu. Aujourd'hui, en 1880, c'est-à-dire en plein réalisme, sept jeunes convives diraient au garçon de jeter un si mauvais plaisant à la porte. Mais en 1844, époque à laquelle se passait cette histoire, l'incompréhensible paraissait croyable. Premier point, la littérature fantastique avait un très grand nombre d'adhérents à cause des contes de Théodore Hoffmann, fort répandus en France. Second point, Frédéric Soulié, encore vivant, avait mis l'ange déchu fort à la mode par la publication des *Mémoires du Diable*. Cependant Fernand et ses convives rirent en chœur, puis ils dirent à Satan :

— Monsieur le diable, est-ce que vous ne nous ferez pas le plaisir d'accepter un verre de champagne ?

— Je ne bois d'ordinaire que du lacryma-christi, répondit le roi des enfers ; mais une fois n'est pas coutume. Versez !

Il vida lestement sa coupe, salua et se retira, tout en disant à Fernand :

— Monsieur de Roquefeuil, je compte bien avoir l'honneur de vous revoir demain.

Sur ce, il disparut.

Dès qu'il fut parti, les jeunes fous se remirent à rire ; mais le souper tirait à sa fin. Vers trois heures du matin, ces messieurs se retirèrent bourgeoisement chacun chez eux.

Dans la journée qui suivit, à midi environ, au moment où Fernand se levait, le domestique qui le servait lui apporta trois lettres et une carte. Cette dernière était la répétition de celle de la veille.

— Ah ! la carte du diable ! reprit le viveur. Il paraît que Satan ne veut pas me laisser de répit.

Quant aux trois lettres, elles étaient d'une lecture fort peu aimable.

La première annonçait à l'élégant que le banquier Isaac H..., chez lequel il avait déposé la majeure partie de sa fortune, ruiné tout à coup par la baisse, avait enlevé le peu qui restait au fond de sa caisse et s'était sauvé en Amérique par un paquebot du Havre.

La seconde, anonyme à la vérité, lui apprenait que Mme de Luçay, la belle veuve qu'il se disposait à épouser sous trois jours, était en secret au mieux avec l'un de ses meilleurs amis, c'est-à-dire avec l'un des six cavaliers qui, la veille, étaient à table avec lui. Sans doute un homme de cœur ne doit pas s'arrêter à ce que dit une lettre anonyme, toujours écrite par la main d'un lâche ; néanmoins il se trouvait dans celle-là des révélations si vraies et des détails si précis, que Fernand était bien forcé d'ajouter foi à ce qu'on y disait.

Quant à la troisième missive, d'une alure tout à fait parisienne, elle contenait la sténographie d'une conversation tenue dans un club dont M. de Roquefeuil faisait partie. C'était comme le compte-rendu des principaux membres du dit cercle sur le viveur. Fernand n'y était pas flatté, au contraire ; on le regardait comme le plus insignifiant des hommes.

— Voilà de bizarres coïncidences, se disait le désillusionné en procédant, mais avec une sorte de mélancolie, à l'œuvre de sa toilette. Comment ! fortune, amour, amitié, considération sociale, il ne me reste rien ? — Et, en faisant quelques pas : — Si, si, je me trompe ! il me reste la carte du diable !

L'idée lui vint alors de jeter de nouveaux les yeux sur cette carte et de l'interroger avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait la veille.

Si la signature était toujours indéchiffrable, quelques mots tracés au crayon, dans un très bon français, disaient clairement que Satan s'entendait à être homme du monde.

Voici donc ce que Fernand lut, immédiatement sous la griffe redoutable :

« Fernand, on joue, ce soir, la *Part du Diable* à l'Opéra-Comique.

» Venez-y à neuf heures ; frappez à la troisième loge de face ; vous êtes sûr de m'y trouver.

» Le plus ancien de vos amis,

» Satan. »

Etait-ce une mystification ? Etait-ce un franc jeu ? Roquefeuil réfléchit un instant. — Aller à ce rendez-vous serait puéril — N'y pas aller serait donner à croire qu'il avait peur. — Il décida de s'y rendre.

Vers neuf heures du soir, il entrait au théâtre et il se faisait ouvrir, à tout hasard, la troisième loge de face. A son très grand étonnement, il se trouva alors en présence d'une jeune femme. Assise sur le devant de la loge, elle était mise avec une recherche pleine de bon goût et tenait fort gracieusement un éventail à la main. — Chose curieuse, la figure était la même que celle du diable pendant l'apparition de la veille, au cabaret des boulevards. Mais pourquoi Satan se présentait-il, cette fois, sous la physionomie d'une fille d'Eve ? Il y avait donc là-dessous quelque nouveau mystère.

En le voyant entrer, l'étrangère s'était levée avec une sorte d'empressement, et aussitôt que la porte avait été refermée :

— Monsieur de Roquefeuil, lui dit-elle, vous me voyez aujourd'hui sous ma forme réelle. Je me nomme Ophélie de Brévannes. Je suis la fille unique de cet ami de votre père pour lequel vous avez jadis sacrifié votre fortune. Ne soyez pas étonné de me voir vous offrir une restitution. Je suis riche et je voudrais réparer la brèche faite à votre patrimoine. Voulez-vous de moi pour femme ?

— Ma foi, pensait le jeune homme, si c'est là le diable, il faut convenir que le diable est charmant.

Il lui tendit la main et s'assit auprès d'elle.

A trois mois de là, ils étaient mariés. — Cette année, ils vont prendre les eaux à Bagnères-de-Bigorre.

Philibert Audebrand.